Resp PF XIX 425/2

LIBERTÉ,

ORDRE PUBLIC.

LA NATION, LA LOI,

LE ROI;

VIVRE LIBRE OU MOURIR.

CHANTS LIBÉRAUX,

DÉDIÉS

AUX TOULOUSAINS,

PAR FRÉDÉRIC MALET,

Qui poursuivra les contrefacteurs.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

COUPLETS

A MON AMI MALET,

SUR SON SÉJOUR AU SÉNÉCHAL.

Air *du Petit Matelot.*

J'ai appris, par la voix publique,
Qu'en prison on t'avait niché :
As-tu parlé de république,
Ou bien contre la liberté ?
Mais non, c'est pour plaire aux carlistes,
Pour obéir au Mémorial,
Que certain agent royaliste
T'a fait loger au Sénéchal.

Peut-être bien c'est la dispute
Qui se passa presqu'à tes pieds,
Qui t'a fait mettre dans la hutte,
Et visiter les prisonniers.
J'en étais fâché, je l'avoue,
Moi qui te connais libéral ;
C'est un mauvais tour qu'on te joue
De te loger au Sénéchal.

De Thémis la juste balance
N'avait pas pesé tes chansons ;
On y trouvait trop de licence :
Selon moi, tes couplets sont bons ;
Mais il est certain personnage
A qui tes chants font bien du mal,
Et qui, pour contenter sa rage,
T'a fait loger au Sénéchal.

Pauvre Malet, rien ne t'étonne ;
Non, tu n'es pas déconcerté ;
D'ailleurs, tu ne blesses personne
Quand tu chantes la liberté.
Celui qui tes chansons s'applique,
Usant d'un droit bien illégal,
N'ayant pu fermer ta boutique,
T'a fait loger au Sénéchal.

Des vicissitudes du monde,
Mon pauvre ami, nul n'est exempt :
Souvent la vengeance se fonde
Sur un fait le plus innocent.
Nul n'est exempt de la critique.
De toi l'on dit du bien, du mal ;
Mais pour moi, je te félicite
D'être sorti du Sénéchal.

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Jadis, pour son bon plaisir
Ou pour son caprice,
Royal-Cravate, à loisir,
Mettait au supplice,
(Avec l'aide des cagots),
Fédérés et libéraux.
La drôle aventure, ô gué ! (*bis.*)

Voilà pourtant qu'à Paris
Et dans la province,
Après quinze ans de hauts-cris,
On enfonce prince,
Carlistes, verdets, cagots,
(Au gré des vrais libéraux.)
La drôle aventure, ô gué ! (*bis.*)

Après trois jours immortels,
Si chers à l'histoire,
On élève des autels
Au deuil, à la gloire;
On chante la liberté.
(Le mot pourtant est resté.)
La drôle aventure, ô gué ! (*bis.*)

Aujourd'hui ce mot chéri
Fait place à la poigne....
Des Verdets pour avoir ri,
M. A..... m'empoigne;
Il m'envoie au Sénéchal :
Voilà qui ne va pas mal.
La drôle aventure, ô gué ! (*bis.*

Mais honneur au magistrat,
A sa foi fidèle,
(Qui déteste l'apostat
Mu par un faux zèle) !
Car, grâce à lui, m'est resté
De chanter en liberté.
La drôle aventure, ô gué ! (*bis.*)

APPEL AUX FEMMES

PAR LE MÉMORIAL DE TOULOUSE DU 16 JUIN.

Femmes, vîte rassemblez-vous
Pour sauver la patrie;
Sexe charmant, secourez-nous,
Car notre voix vous crie :
Vîte, au nom du Mémorial,
Allez, faites bacanal;
Criez à l'infamie,
Au scandale, et, au nom de Dieu,
Soyez de vraies harpies,
Et rallumez le feu.

Ne voyez-vous pas qu'au clergé
On fait des injustices ?
Combien l'ancien temps a changé !
Où est le saint office ?
Oui, notre religion
A besoin du cotillon.
Criez à l'infamie, etc.

Voyez nos enceintes sacrées
Pour ainsi dire désertes ;
Maintenant on nous rit au nez,
S'approche notre perte.
Du courage et de l'ardeur ;
Montrez-vous en bonnes sœurs.
Criez à l'infamie, etc.

Pour seconder tous vos efforts,
On fera des neuvaines ;
L'Esprit saint, de tous vos transports,
Animera la haine.
Contre tous les libéraux,
Armez-vous en vrais héros.
Criez à l'infamie, etc.

Formez vîte des bataillons,
Et vous, pauvres dévotes,
Pour du beau changez vos haillons,
Jouez vos rôles en cagottes ;
Séduisez et promettez,
Et, s'il le faut, agissez.
Criez à l'infamie, etc.

Oh vous, mesdames du grand ton,
Oh vous, jeunes et coquettes ;
Femmes de comte ou de baron,
Ou duchesse ou grisettes !
Quoi que ce soit, c'est égal,
Et contre tout libéral,
Criez à l'infamie, etc.

De vos saintes opérations,
Vous aurez récompenses,
Tous les ans, quatre missions
Et cinquante indulgences :
Tout cela vous est promis,
Qui plus est, le paradis.
Criez à l'infamie, etc.

AUX ROIS ABSOLUS.

Ah ! si la lâche politique
De huit hommes d'état tremblans,
Permet que d'un peuple héroïque
Le Czar égorge les enfans,
Français, que toujours l'honneur guide,
Le devrons-nous encor souffrir ?
Les laisserons-nous tous mourir
Sous un poignard liberticide ?
Aux armes ! citoyens, etc.

Au secours de ce peuple brave,
Marchons, nous ses dignes soutiens.
Les verrions-nous encore esclaves !
Aux armes ! marchons, citoyens ;
Aidons son sublime courage
A conserver la liberté ;
Qu'au livre d'immortalité,
Il prenne la seconde page.
Aux armes ! citoyens, etc.

Marchons unis, de notre ensemble
Va dépendre tout le succès ;
Que sur son trône tout roi tremble
Au nom de citoyen français.
Mais ce n'est pas assez encore,
Amis, de les faire trembler,
Il nous les faut tous détrôner
Du couchant jusqu'à l'aurore.
Aux armes ! citoyens, etc.

Guerre aux rois! guerre à leurs complices!
Guerre aux traîtres de tous les rangs,
Affreux suppôts de tous les vices,
Plus que les rois encor tyrans!
Et pourquoi ces viles bassesses?
Vrais enfans de l'égalité,
Qu'elle seule et la liberté
Soient nos immuables déesses.
Aux armes! citoyens, etc.

Ce double cri, cher à nos pères,
Encore produira des héros.
Aux armes donc! aux armes, frères!
Sortons d'un trop lâche repos.
Marchons! en avant, patriotes,
Marchons! et, par nos bras pressés,
Que tous les trônes renversés,
Croulant, écrasent les despotes!
Aux armes! citoyens, etc.

LES AVEUX,

OU LA CONFESSION D'UN VERDET,

DIALOGUE.

LE FÉDÉRÉ.

Te souviens-tu des jours où la discorde
Arma vos bras d'un poignard assassin,
Méconnaissant la paix et la concorde
De nos soldats dont vous perciez le sein?
Tout est passé, et maintenant, en France,
Le mot *venger* nous devient inconnu:
Nous oublions nos maux, notre souffrance;
Mais toi, Verdet, dis-moi, t'en souviens-tu? (*bis*).

LE VERDET.

Je me souviens que, touchant un salaire
Pour devenir un des exécuteurs
Des volontés d'un curé, noble ou maire,
On a chez vous commis bien des horreurs.
Etant soldés, il faut l'obéissance :
D'ailleurs les grands avaient tout résolu.
De tout le mal qu'on vous a fait en France,
Dis, Fédéré, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis.*)

LE FÉDÉRÉ.

Te souviens-tu du temps où la campagne
Te fournissait, sans te blesser les mains,
Ce qui convient à la vie de Cocagne,
Poules, oisons, dindonneaux et lapins ;
Où mangeant tout chez le propriétaire,
Le grain avant qu'il ait été moulu,
Ne lui laissant que deuil et que misère,
Dis-moi, Verdet, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis.*)

LE VERDET.

Je me souviens que, par fois, des villages
Nous rapportions du lard et des jambons,
Du beurre frais, de l'argent, des fromages,
Et quelquefois d'excellens saucissons.
Las ! il faut bien que du métier l'on vive ;
On nous disait : Ce qu'ils ont, nous est dû.
Nous vous tenions toujours sur le qui-vive.
Dis, Fédéré, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis.*)

LE FÉDÉRÉ.

T'en souviens-tu..... mais ici je marrête,
Où de Ramel on a tranché les jours ?
Pour vous sa mort devint un jour de fête ;
Je m'en souviens, m'en souviendrai toujours.

Ce jour d'horreur vous couvre d'infamie ;
C'est par vos mains, vils !!! qu'il fut abattu ;
Car vous étiez bourreaux de la patrie.
Réponds, Verdet, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis.*)

LE VERDET.

Ne parles plus, tu déchires mon âme,
En rappelant nos crimes, nos forfaits ;
Nous méritons le mépris et le blâme,
Pour tous les traits que nous vous avons faits.
De tant d'horreurs, d'une telle bassesse,
On ne nie rien, car Toulouse a tout vu ;
Mais nous étions payés par la noblesse.
Oui, Fédéré, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis.*)

LE CONFITEOR.

Air : *T'en souviens-tu ?*

Bénissez-moi, mon très-révérend Père,
Bénissez-moi, je suis un grand pécheur :
Ainsi parlait un être sanguinaire
Dont les délits excitaient la douleur.
.... Quoi ! mon cher fils, pour des œuvres si pures
Tu me parais accablé de remords ?
Vas, au bon Dieu tu ne fis pas injure,
Dis seulement, dis ton confiteor.

Mais à vos pieds, puisque je me confesse,
Je dois du moins vous dire mes péchés,
Et vîte encor, hélas ! car le temps presse,
Et je ne puis d'ailleurs m'en empêcher.
Vous saurez donc que, d'affreuse mémoire,
Dans les Verdets je servais pour de l'or.
.... Vas, ce n'est rien, mon fils, tu peux le croire,
Dis seulement, dis ton confiteor.

Des attentats dont ma main s'est souillée,
Je rougirai, je pleurerai toujours,
Des sommes qu'en ce temps j'ai pillées;
Aux malheureux je veux porter secours.
On me paya, et je devins parjure.
.... On te paya !!! va ce n'est rien encor;
T'es pardonné, par ma foi, je te jure,
Dis seulement, dis un confiteor.

De Troitaillon j'imitai le carnage,
J'assassinai le malheureux Ramel !
.... Va, mon cher fils, c'est une œuvre fort sage,
Quand on l'a fait pour le trône et l'autel.
Les biens volés en ces temps de surprise
Sont bien à toi, va, garde-les encor;
Si tu les rends, ne les rends qu'à l'église :
Dis seulement, dis un confiteor.

Dis-moi, mon fils, quand on vient à confesse,
Il faut du moins bien scrutiner son cœur.
Viens-tu, dis-moi, tous les jours à la messe ?
.... Mon Père, non.... Mon fils, c'est une horreur.
Tous les matins fais-tu bien ta prière ?
Surtout hais-tu le drapeau tricolor ?
.... Oui, je le hais, mon très-révérend Père.
.... T'es pardonné, dis ton confiteor.

EXCUSEZ SI ÇA VOUS DÉRANGE.

Eh quoi! vous ne regrettez pas
Charles X, ce bon roi de France ?
Que de bien ne vous fit-il pas
Depuis l'instant de sa naissance !
C'est un héros des plus fameux,
Qui dans les rangs toujours se range;
Il voulut pour vous rendre heureux,
Boucher vos oreilles et vos yeux :
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

Dans sa jeunesse on le citait
Pour un modèle de sagesse ;
On assure qu'il ne connaissait
Ni le luxe ni la paresse ;
A la messe, tous les matins,
Il allait prier son bon ange
De pourvoir à tous nos desseins,
Après avoir parlé des siens :
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

Accompagnés de bons alliés,
De cinq cent mille baïonnettes,
Ils ont, comme des cordeliers,
Porté la paix dans nos retraites ;
Ils ramènent les missions
Après d'étrangères phalanges,
Des moines, des processions,
Vendant à bons prix leurs pardons :
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

Quand à Rheims on fut le sacrer,
Rappelez-vous avec ivresse
Le serment qu'on lui fit prêter,
Et comme il tint bien sa promesse ;
De temps en temps un jubilé ;
Vous fussiez devenus des anges ;
Pour conserver la Liberté,
A la Charte il aurait rogné :
Excusez, si ça vous dérange. (*bis.*)

Français, vous êtes des ingrats,
Il vous traitait avec franchise ;
Le commerce n'allait-il pas ?
L'on vendait jusqu'à sa chemise ;
Et vous osez vous plaindre encor,
Combien vous perdez à l'échange !
Le jésuite avait de l'or,
Le noble tranquille s'endort :
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

Pour vous, Dieu, que n'a-t-il pas fait
Dans les derniers temps de son règne!
La presse qui par trop parlait,
Fut mise à bas; que l'on se plaigne!
La Chambre fut dissoute enfin;
Il voulait que tout cela change;
Il faisait tout pour votre bien,
Car c'était un Roi très-chrétien :
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

Il vous chérissait tellement,
Que du sein de son palais même,
Il faisait faire un feu roulant:
Jugez par là comme il vous aime;
C'était le sang de ses sujets
Qui se mêlait avec la fange;
Combien on lui doit de regrets
Pour le prix de tant de bienfaits!
Excusez si ça vous dérange. (*bis.*)

CHANT NATIONAL.

Sur l'air de Guillaume Tell.

La liberté, la liberté
Fut le cri de toute la France :
Vive à jamais la liberté. } *Reprise.*

CHOEUR.

Mourons pour la Patrie : (*bis*)
Un jour de gloire vaut cent ans de vie. (*bis.*)

Les Parisiens, nobles soutiens
De tous nos droits et de la Charte,
S'écrient, en brisant nos liens :
Mourons, etc.

Tremblez, tyrans, monstres sanglans,
Vous allez expier vos crimes ;
Entendez-vous nos combattans ?
Mourons, etc.

Oui, libéraux, de nos drapeaux
Soyez l'appui le plus solide ;
Malheur aux auteurs de nos maux !
Mourons, etc.

Français, partout armons-nous tous,
Et qu'à l'aspect de l'anarchie,
Le traître expire sous nos coups :
Mourons, etc.

Plutôt la mort, cent fois la mort,
Que de redevenir esclaves ;
Sachons braver les coups du sort :
Mourons, etc.

Qu'un fer vengeur perce le cœur
De tout traître, tout hypocrite
Qui voudrait ternir notre honneur :
Mourons, etc.

Drapeau vainqueur, que ta valeur
Étonne encor l'Europe entière !
Qu'on trèmble en voyant tes couleurs !
Mourons, etc.

Dans le néant le drapeau blanc !
Qu'il fasse place au tricolore :
Il est taché de notre sang :
Mourons, etc.

Dans cinquante ans nos petits enfans
Répéteront dans leur famille :
Faisons comme ont fait nos parens :
Mourons, etc.

BANBOCHE.

Gai, gai, chantons, amis,
Buvons, trinquons, vrais Français, à la ronde;
Gai, gai, chantons, amis,
Plus de tyrans, de traîtres ni de lis.
De tous les parjures,
Voyez les figures
Tristes, abattues;
Ils n'en peuvent plus.
Cagots hypocrites,
Tristes prosélytes
Du pauvre Charlot,
Votre air est bien sot.
Gai, gai, etc.

Voyez les bigotes,
Les vieilles marottes,
Sans savoir pourquoi,
Pensent au vieux Roi.
Elles perdent la tête,
Elles deviennent bêtes;
Par lui, selon eux,
Elles gagnent les cieux.
Gai, gai, etc.

Certaine noblesse
Se croit en détresse,
Car elle ne peut plus
Avoir le dessus.
Pour eux quelles entraves!
Ils n'ont plus d'esclaves;
Grand Dieu! quel malheur,
Plus de droit de seigneur!
Gai, gai, etc.

AUX JÉSUITES.

Ultramontains, que le ciel en colère
Vomit sur nous en des jours malheureux;
Et vous cafards, cohortes mercenaires,
De Loyola disciples trop fameux;
Vous tous, faiseurs de discordes civiles,
Et que l'enfer déchaîna contre nous,
Abandonnez, et nos champs et nos villes,
La France ne veut plus de vous.

Représentans d'un peuple qu'on admire,
Vrais défenseurs des droits les plus sacrés;
Vous, nobles pairs, qu'un coupable délire
N'enchaîna point au joug des émigrés,
Redites bien à vos perfides frères,
Qui contre nous dirigeaient tous leurs coups:
Allez mourir sur la terre étrangère,
La France ne veut plus de vous.

Vils mannequins qui, dans les antichambres,
Avez conquis vos grades et vos croix,
De notre armée, vous trop indignes membre,
Allez, suivez la race de vos rois;
Allez en Prusse ou bien en Angleterre
Y mendier des armes contre nous;
Allez, fuyez sur la terre étrangère,
La France ne veut plus de vous.

Chefs détrônés par un peuple de braves,
Qu'avez-vous vu dans votre fol orgueil,
Que les Français deviendraient vos esclaves
En les couvrant de douleur et de deuil?
D'un peuple-roi redoutez la vengeance,
La liberté combattra contre vous;
A vos consorts dites, fuyant la France,
La France ne veut plus de nous.

AUX FAUX CHRÉTIENS.

O vous, Français, que les jésuites
Ont menacé de leurs complots,
Fuyez ces êtres hypocrites,
Prêts à troubler votre repos, (*bis.*)
Et des jours de triste mémoire
Leur nom fut toujours attaché.
Hélas! qui n'a pas déploré
Cette honte de notre histoire?
Liberté, de tes droits proclame les plus saints,
Combats tous les tyrans et tous les faux chrétiens.

Dans notre cité florissante,
Ces éternels perturbateurs
Ont jadis porté l'épouvante,
Et de haine rempli les cœurs. (*bis.*)
Toulouse a vu dans son enceinte
Leur fanatique mission;
Elle a vu le fameux Guyon
Insulter la liberté sainte.
Liberté, etc.

Au roi que la France révère,
Ces implacables ennemis,
A l'abri de leur sanctuaire,
Prodiguent leur lâche mépris, (*bis.*)
Tandis que le tyran parjure,
Couvert du sang de ses sujets,
Reçoit, malgré tous ses forfaits,
Sur l'autel leur offrande impure.
Liberté, etc.

Loin de nous, l'aigle polonaise
Combat sous des signes chrétiens,
Et notre bannière française
Est en butte à tous leurs dédains. (*bis.*)

Souffrirons-nous toujours des traîtres
Sur cette terre de guerriers,
Et de Juillet les beaux lauriers,
Reverdiraient-ils pour des maîtres ?
Liberté, etc.

Quand tes vœux, ô chère patrie!
Sont pour le bien de tes enfans,
Leur obscure et vile industrie
Entrave tes efforts constans. (*bis.*)
Chauds partisans du fanatisme,
Ils ont dans un culte détruit,
Entrevu la dernière nuit
Où finira leur despotisme.
Liberté, etc.

De cette liberté conquise,
Recueillons les fruits bienfaisans;
Plus de faste hors de l'église,
Plus de tartufes ambulans; (*bis.*)
Que le peuple dans son attente,
Désormais ne soit plus trompé;
Il a trop, du vautour sacré,
Satisfait la faim dévorante.
Liberté, de tes droits proclame les plus saints,
Combats tous les tyrans et tous les faux chrétiens.

COUPLETS JÉSUITIQUES,

OU LE RIDEAU.

Obscurité, viens nous prêter ton ombre,
Et silencieux, aiguisons nos poignards,
Et que sur nous toujours un voile sombre
Cache nos fronts au vigilant regard.
Vengeance, enfin; qu'une gase impénétrable
Fournisse encor un Ravaillac nouveau,
Dût-il encor mourir un misérable,
Mais que sur nous se tire le rideau.

De Loyola soutenons tous la gloire,
Ignace enfin se montra notre ami;
Souvenons-nous de ces beaux jours d'histoire
Où l'on a fait la Saint-Barthelemi.
Nous avons fait rendre l'édit de Nante,
Et Charles X en promet un nouveau;
Il a promis de combler notre attente,
En attendant, fermons bien le rideau.

Le Christ en main, jurons haine à la France
Gouvernons-la, nous l'avons fait déjà;
Sur ses soutiens usons de la vengeance,
Oui, par nous seuls Charles X règnera.
L'inquisition seule fera nos délices,
L'autodafé pour eux sera nouveau;
Ils périront au gré de nos caprices;
En attendant, fermons bien le rideau.

INVOCATION

DE L'ÉLITE DES VERDETS RÉPENTANS

A LOUIS-PHILIPPE I.er,

Pour le maintien du chant de la liberté.

Malgré les fous qu'irritent vos pinceaux,
En des chansons, comme vous immortelles,
Tracez toujours, illustres libéraux,
Nos actions, hélas! si criminelles!
Par de cruels remords, rongés pendant mille ans,
Pourrions-nous jamais expier tous nos crimes?
Pour venger leurs victimes,
Déroulez tant d'horreurs dans vos sublimes chants:
Philippe, viens plein de clémence,
Déployer ton autorité;
Viens, par une sage ordonnance,
Défends que l'aveugle licence (*bis.*)
Nuise au chant de la liberté. (*ter.*)

Du Mémorial, pour comble de malheur,
Des écrivains, sans honneur et sans gloire,
Troublent souvent la paix et le bonheur
Par des récits d'exécrable mémoire!
De leurs écrits trompeurs, séditieux, révoltans,
Le bon sens est toujours exclu par la folie;
Des sots verdets la lie
Recueille néanmoins ces produits dégoûtans.
Philippe, viens plein de clémence, etc.

Portraits exacts de nos temps malheureux,
Inspire-nous, c'est l'importante affaire,
Les vrais moyens pour être tous heureux
Sous un roi bon, vaillant et populaire!
A l'intérêt public nous vouant à jamais,
En ce roi-citoyen mettant notre confiance,
Pleins de reconnaissance,
Chantons vive Philippe et tous les bons Français.
Juste roi, viens plein de clémence, etc.

LE BALAI.

Quand on roule équipage
Et qu'on protège les cagots,
Les hypocrites, les bigots,
Les traîtres et les sots,
On devrait être sage,
Et cependant on ne l'est pas;
C'est le modèle des ultras,
Non, nous n'en doutons pas.
Voyez, regardez sa figure,
C'est celle d'un parjure.
Balayons, balayons, balayons, balayons, balayons.
..... Balayons, etc.

On protège la presse,
Surtout celle du Mémorial;
C'est son ami, c'est son journal,
Car il tient du papal.
Pour lui dans chaque messe
On prie pour sa prospérité,
Mais non pas pour le liberté
Ni pour l'égalité;
C'est lui qui ne voulant fêter Philippe,
S'en fut faisant la lippe.
Balayons, etc.

Quand on tire un salaire,
On doit pourtant quelques égards;
Mais l'hypocrisie et le cafard
Ne rève qu'au bâtard.
C'est bien une autre affaire;
Entr'eux est établi le mot,
Légitimiste n'est pas sot
Pour titre d'un cagot;
Et nous payions cette canaille
Qui disposait de la mitraille!
Balayons, etc.

LE DÉPART PRÉCIPITÉ.

Il n'y a donc plus d'espérance,
Il faut déguerpir au plutôt.
Mon bon roi, prenez patience,
Je vais vous trouver des héros.
Je connais beaucoup de canaille
Qui pour argent vont vous servir:
C'est des soldats de la ferraille;
Ceux-là pourront vous soutenir. (*bis.*)

En avant, marchand d'allumettes,
Du trône devenez l'appui;
Charles veut vous mettre en goguette,
Il faut un peu souffrir pour lui.
Savetiers, quittez vos savates,
Charbonniers, venez dans nos rang;
Soyez de bons aristocrates,
Les libéraux ne seront pas blancs. (*bis.*)

Vous qui cherchez des loques à terre,
Et vous, empoisonneurs de chiens,
De chiffons faites une bannière,
Suivez les marchands de peaux de lapins,
Et par les trous de vos culottes,
De vos chemises sortez le pan;
On verra bien que vous n'êtes pas patriotes,
Ayant au cul le drapeaux blanc. (*bis.*)

LES NOUVELLES DU JOUR,

OU VAS-T-EN VOIR S'ILS VIENNENT, JEAN.

On nous dit que Charles-Dix
Avec sa cohorte,
Et le vainqueur de Cadix,
Viennent en bonne escorte.
Vas-t-en voir s'ils viennent, Jean. (*bis.*)

Les Espagnols, commandés
Par Bourmont le brave,
Vont passer les Pyrénées
Sans aucune entrave.
Vas-t-en, etc.

Polignac de sa prison
Va sortir de suite;

Nous allons revoir Marmont
Et ses prosélytes.
Vas-t-en, etc.

Nous reverrons Peyronnet
Dans le ministère,
Et certes que le cadet
Connaît son affaire.
Vas-t-en, etc.

Nous allons revoir de plus
Guernon de Ranville;
Les jésuites et leurs élus
Dans toutes nos villes.
Vas-t-en, etc.

Chantelauze reprendra
En main la justice;
Les libéraux on pendra,
Au gré de ses caprices.
Vas-t-en, etc.

Nous aurons l'inquisition,
Les droits de noblesse;
Chaque jour la procession,
Plus de liberté de presse.
Vas-t-en, etc.

Nous verrons les libéraux
N'avoir plus d'audace;
Devant nous lever leur chapeau
Et demander grâce.
Vas-t-en, etc.

Ils seront bientôt vaincus
Par nos vieux adages;
Nous établirons de plus

Le droit de jambage.
Vas-t-en, etc.

La liberté nous ôterons
A cette canaille ;
A leurs dépens nous ferons
De bonne ripaille.
Vas-t-en, etc.

Dîme, féodalité
Faudra d'abord mettre ;
La noblesse et le clergé
Doivent être maîtres.
Vas-t-en, etc.

Nos alliés réunis
Vont entrer en France ;
Ils ramènent nos fleurs de lis
Et nos Excellences.
Vas-t-en, etc.

Nous mettrons des drapeaux blancs,
Selon notre guise ;
D'abord sur tous les couvens
Et sur les églises.
Vas-t-en, etc.

Mais qu'entends-je donc là-bas ?
Vive la patrie !
Les démons ne craignent pas,
Et tout haut nous crient :
Vas-t-en, etc.

LE CHASSEUR CHASSÉ.

Il n'ira plus le chasseur intrépide
Au fond des bois poursuivre les lapins,

Verser le sang du daim faible et timide,
Accompagné de ses amis les chiens :
Il n'ira plus donner du cor de chasse ;
A Saint-Cloud ne fera plus son jubilé :
Chacun son tour, que veut-on qu'on y fasse ?
Le chasseur est chassé. (*bis.*)

Sa meute était certainement complète ;
Que de chiens noirs secondait ses efforts !
Ces chiens fameux, de mâchoire et de tête,
Ont secondé pleinement ses transports :
Mais le gibier qui craignait leur morsure,
Dans un seul coup se retourne irrité,
Et maître et chien, tout a changé d'allure :
Le chasseur est chassé. (*bis.*)

Des rouges chiens venant de l'Helvétie,
Pour les chiens noirs ont fait tous leurs efforts ;
Malgré cela, ils perdent la partie,
Ne trouvent enfin que la fuite ou la mort.
Cerf et chevreuil, et lapereaux ou lièvre,
Jusqu'aux oiseaux, tout s'était révolté ;
De peur, les chiens tous en ont pris la fièvre :
Le chasseur est chassé. (*bis.*)

Que le héros de gothique tournure
S'en aille au loin, qu'il chasse les corbeaux,
Ou les oiseaux de mauvais augure
Qui, comme lui, sont de vilains moineaux ;
Qu'on ne voie plus le destructeur infâme,
Bête et méchant, imbécille, insensé ;
Que le démon aux enfers ait son âme :
Le chasseur est chassé. (*bis.*)

Toulouse,
Imprimerie de J.-M. Corne.